

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.
 ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :
Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 23 mai.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : conférant la médaille militaire ; accordant une médaille d'honneur de 2^e classe, en or, au sieur Cestari, lieutenant du port de Porto-Ferrajo (île d'Elbe); Liste de marins autorisés à exercer le commandement des navires du commerce expédiés au cabotage.

Chronique locale.

M. le docteur Lemercier qui vient d'arriver à Roubaix se propose d'ouvrir prochainement un cours de physiologie humaine et comparée, à l'usage des gens du monde.

L'accueil remarquable qui lui a été fait en 1845 l'a engagé à donner quelques séances qui réuniront, nous en sommes certains, l'élite de la société.

Nous annoncerons prochainement le jour d'ouverture des intéressantes leçons du savant professeur.

Benoît Leveau, sujet belge, dont nous avons annoncé l'arrestation et qui a porté des coups de fourche à deux personnes qui se trouvaient sur la route de Lannoy, le 10 mai, vient d'être condamné à trois années de détention, 50 francs d'amende et cinq ans de surveillance.

J.-B. D..., conducteur de charbon, qui s'était approprié un porte-monnaie contenant 115 fr. et trouvé par lui sur le chemin de l'Hommelet, a été condamné à trois mois de prison.

Les travaux de l'Hippodrome sont conduits avec activité. On s'occupe de la formation de la truppe; Londres et Paris fourniront un grand nombre de sujets dont la réputation est faite.

Nous espérons pouvoir donner dans notre prochain numéro un programme de la fête d'inauguration.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'ÉTÉ à dater du 1^{er} Mai 1857.

DE LILLE A MOUSCRON.

Lille . . . Dép.	mat. 5 30	mat. 7 30	mat. 8 30	mat. 10 05	soir 12 »	soir 1 15	soir 3 15	soir 4 40	soir 6 05	soir 8 05	soir 11 »
Roubaix . . .	5 46	7 46	8 46	10 21	12 16	1 31	3 31	4 56	6 21	8 21	11 16
Tourcoing . .	5 52	7 52	8 52	10 27	12 22	1 37	3 37	5 02	6 27	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 10	8 10	9 10	10 45	12 40	1 55	3 55	5 20	6 45	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE.

Mouscr. Dép.	mat. 6 35	mat. 8 30	mat. 9 30	mat. 11 30	soir 1 15	soir 2 20	soir 4 50	soir 5 50	soir 7 05	soir 9 10
Tourcoing . . .	5 15	6 45	8 40	9 40	11 40	1 25	2 30	5 »	6 »	7 20
Roubaix	5 22	6 52	8 47	9 47	11 47	1 32	2 37	5 07	6 07	7 40
Lille Arr.	5 40	7 40	9 05	10 05	12 05	1 50	2 55	5 25	6 25	8 »

Un porte-monnaie a été trouvé et gardé par quelqu'un qui en convient devant un ami.

Nous invitons celui qui a oublié de rendre le porte-monnaie, à se présenter au bureau du journal où on lui donnera, non une bonne récompense, mais un conseil qui aura bien sa valeur.

On nous annonce qu'un carrousel, au bénéfice des Pauvres, aura lieu à Hem, le dimanche 28 juin.

Le prix dit de la ferme de Beaumont consistera en un harnais de tilbury d'une valeur de 220 francs.

Il paraît que c'était hier le commencement... de la fin du monde.

Mais si la fin n'est pas plus terrible que le commencement, il y a tout lieu d'être rassuré.

Dire toutes les scènes qui ont eu lieu hier, raconter les conversations sérieuses des gens effrayés, serait chose impossible.

Il s'est passé plusieurs faits tragi-comiques

que le manque de temps ne nous permet pas de raconter aujourd'hui à nos lecteurs.

L'astronome alsacien qui a voulu s'amuser aux dépens des gens crédules rit sans doute dans sa barbe, du bon tour qu'il leur a joué. Le nombre des peureux est grand, trop grand même, pour qu'on puisse espérer les ramener.

Voici une lettre dont le contenu doit rassurer ceux dont nous parlons.

L'astronome anglais, auteur de cette lettre, partage l'opinion du célèbre Arago qui prétendait qu'il y a 280,000,000 de chances contre une pour que la terrible comète puisse entrer en contact avec notre globe.

M. John Hartup, astronome de l'Observatoire de Liverpool, a fait la réponse suivante à un gentleman qui lui avait écrit au sujet de la comète qui préoccupe en ce moment les esprits timorés :

« Observatoire de Liverpool, 14 mai 1857.

» Cher monsieur,

» Je ne connais pas les passages du journal en question qui sont relatifs à la comète qui paraît si redoutée des gens peureux, mais je

puis assurer aux bonnes femmes dont vous parlez, comme éprouvant des accès nerveux à cette occasion, que, quelle que soit leur crainte, elles peuvent se moquer d'un danger qui irait jusqu'à la destruction de notre terre par le contact de l'un de ces corps mystérieux. Les astronomes ne connaissent rien autre sur la nature des comètes, si ce n'est qu'elles paraissent être de nature gazeuse.

» Les effets résultant du contact d'une comète avec la terre ne seraient autre chose que le mélange de cette matière gazeuse avec notre atmosphère. Si cela arrivait, il y aurait donc autant de probabilité pour un bon résultat que pour un mauvais; mais, à en juger par tout ce que nous savons, au contraire, toutes les comètes réunies seraient insuffisantes à produire un résultat sensible. La chance d'une collision est néanmoins très-éloignée. Feu le professeur Arago avait calculé que, dans le cas probable de l'existence d'un noyau de comète, dont la forme et la position de l'orbite seraient inconnues, il y avait 280,000,000 de chances contre une qu'elle vint à entrer en contact avec la terre.

» Un très-célèbre astronome de notre époque a dit qu'il y avait la même certitude à voir un nuage poussé contre une montagne, en emporter le sommet, qu'à s'attendre à un danger matériel pour la terre, de son contact avec une comète. »

On signale une nouvelle industrie qui s'exerce depuis quelque temps, dans les campagnes du Nord et du Pas-de-Calais. Certains industriels se répandent au sein des villages, et proposent aux jeunes paysannes d'acheter leur chevelure en échange de deux ou trois foulards.

La fille d'Eve accepte presque toujours le troc, par la raison toute simple que les foulards ne leur poussent pas aussi vite dans la poche que les cheveux sur la tête. Après quoi les ciseaux font leur office, et les inconnus se retirent, chargés triomphalement de mainte dépouille chevelue, non moins fiers que les peaux-rouges après avoir trépané leurs captifs.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

23 MAI 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (4)

(Suite. — Voir le numéro du 20 Mai.)

Mais j'ai encore quelque chose à vous dire... ayez la bonté de m'écouter avec attention.

— Exhalez, je vous prie, tout ce que vous dictera la colère... j'écoute...

— Je viens de vous avvertir que l'on dit de vous différentes choses qui ne sont pas à votre avantage.

— Eh bien, après ?

— Ne croyez pas, mademoiselle, que j'aie si mauvaise opinion de vous; mais cette calomnie ne me nuit pas, et je la propagerai.

— Comme il vous plaira; vous ne ferez qu'élargir l'abîme qui nous sépare.

— Vous vous trompez. Si ce n'est pas l'amour qui vous conduit dans mes bras, ce sera la haine. Le sentiment qui vous rend si fière sera brisé; et vous serez aux pieds de votre ennemi plus tôt que vous ne le pensez. Vous souriez! Mais je vais vous confier un secret qui chassera le sourire de vos lèvres.

— Vous êtes on ne peut plus intéressant, monsieur le comte. Je vous écoute avec plaisir.

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

— Faites donc bien attention à ma confidence, mademoiselle.

Il frappa un coup dans ses mains. Un homme masqué parut aussitôt au détour de l'allée.

« Que signifie, monsieur?... »

— Rien, mademoiselle, absolument rien; c'est tout simplement un secret que je vous confie.

Il frappa un second coup, et un nouveau masque arriva d'un autre côté.

« Quoi? Qu'est-ce que cela veut dire? »

La seule réponse d'Orloff fut un nouveau signal qui fit accourir un troisième individu, également masqué.

« Ah! comte, vous m'avez entourée d'espions! »

— C'est vrai : depuis six mois on a épié toutes vos démarches; ai-je besoin, après cela, d'ajouter que je vous connais? Je ne redoute pas que vous me connaissiez tout aussi bien, et pour vous montrer tout d'un coup à qui vous avez affaire, je vais vous confier une chose peu connue : je suis le chef de la police secrète de Saint-Petersbourg. Peut-être avez-vous entendu parler de cette police, et voilà que vous faites connaissance avec elle; je souhaite que ce soit heureux pour vous! Cette institution est un réseau qui s'étend sur tout l'empire, et où chacun se trouve pris à son insu. C'est, pour ainsi dire, une machine infernale, et elle se dresse sous vos pas aussi. Vous êtes Polonoise, mademoiselle, c'est-à-dire suspecte. Soyez sûre que je connais votre correspondance avec les amis que vous avez en Pologne.

— Vos menaces sont aussi vaines qu'infâmes, monsieur le comte; je suis Polonoise, il est vrai; mais je m'en fais gloire, malgré l'oppression, la désolation de mon pays. Ma famille a

combattu pour l'honneur et l'indépendance de la Pologne.

— Ils ont combattu et ils ont succombé.

— Les biens de mes aïeux sont confisqués; mes parents exilés en Sibérie; mon frère a péri les armes à la main pour la patrie, et moi je suis à Saint-Petersbourg. Que vous en semble, monsieur? Croyez-vous que ce soient là des mystères; que je me sois introduite par ruse dans cette cour; que la czarine, notre auguste protectrice, ignore qui je suis et quels vœux je forme pour mes parents? Vous vous trompez, monsieur. Autant je déguise peu mon amour pour ma famille, autant je me tiens à l'écart des intrigues politiques, et je puis vous dire, à l'honneur de l'impératrice, qu'elle respecte mes sentiments, bien que, par des motifs sur lesquels je n'ose hasarder un jugement, elle ne veuille ni ne puisse les favoriser. Agissez comme il vous plaira, monsieur le comte, mais faites-moi grâce de votre amour.

— Je vous obéirai, mademoiselle.

Sur un signe d'Orloff, un de ses hommes masqués s'approcha.

« As-tu remarqué quelle direction ont prise, les jeunes gens qui viennent de s'éloigner d'ici? »

— Je les ai vus il n'y a qu'un instant dans l'allée voisine.

— Dis-leur de venir.

La jeune dame tourna le dos au comte, se disposant à le quitter.

« Vous ne me demandez pas, mademoiselle, pourquoi je les rappelle.

— Non, monsieur.

— Je vais vous le dire néanmoins. J'ai l'intention de leur confier de qui était la lettre que vous lisiez quand ils vous ont surprise. Vous ne vous y opposez point?

— Non.

La dame s'éloigna, et à peine avait-elle fait quelques pas, que les jeunes gens reparurent en riant.

« Vous nous avez mandés, monsieur le comte, dit le lieutenant.

— Simplement pour vous dire que, même à mon âge, on peut encore avoir une bonne fortune. Qu'en dites-vous? J'ai passé mon temps d'une manière fort agréable. Inutile à vous d'en faire un secret, messieurs; car, je vous autorise à plaisanter à mes dépens tant qu'il vous plaira.

— A merveille, monsieur le comte, à merveille! vous êtes un parfait cavalier... toujours vainqueur... »

En ce moment, la jeune dame tournait dans une autre allée; elle entendit derrière elle les rires de ces messieurs.

« Son nom, je vous prie, monsieur le comte, dit le capitaine.

— Je me suis bien trahi moi-même, mais elle, je ne la trahirai point. C'est votre affaire de lui arracher son masque; faites de votre mieux. »

A ces mots, le comte s'enveloppa dans son domino et s'éloigna sans regarder en arrière.

Continuant de rire et de plaisanter, les jeunes gens s'élançèrent dans la direction que la dame avait prise.

Pour l'intelligence de notre récit, nous allons dire dans quelles circonstances se passaient les scènes que nous venons de retracer.

A la fin du mois de juin arrive la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, et l'impératrice Catherine II tenait à célébrer d'une manière brillante ce jour si important pour sa famille.

La fête, une des plus belles qu'il fût possible